

# La mort de l'Ange

*Extrait du livre "Maux de guerre – mots d'amour" de Jean Greten <sup>1</sup>. On découvrira quelques écarts avec la réalité historique mais il importait sans doute à l'auteur d'offrir un témoignage plein d'humanité et de souffrances plutôt que de rapporter les événements comme un vrai journal de guerre.*

Nous sommes le 6 mai 1917, le printemps est là et, malgré la guerre, les bourgeons pointent déjà aux rameaux. La Cité des Sacres, à genoux par la flagellation des obus, vit sa passion. Reims supplie pour que s'arrêtent les coups mais rien ne retient le diable caché derrière "les Monts" et la mise en place de nouveaux tubes d'acier prépare le plus foudroyant assaut de l'artillerie. Les troupes du Kaiser veulent en finir pour démoraliser ceux qui restent et enfin prendre la ville.

Le petit Jean est plein de malice mais il a le sourire de l'Ange qui garde le portail de la cathédrale, condamné par l'incendie de 1914. Peu soucieux des événements, il vient, comme d'habitude, à la rencontre des visiteurs s'arrêtant pour voir ou visiter le monument.

Il s'est institué depuis quelques temps l'auxiliaire de Monsieur Huart, le conservateur, et en son absence, fait patienter les visiteurs : "M. Huart n'est pas encore là." Ou bien "On ne visite plus aujourd'hui. Ze ferme !". Les hôtes repartent.



Source photo : Vassil 2007 (Wikipédia)

---

<sup>1</sup> Le livre est disponible au musée de Jean Greten, à Olizy-Violaine, 23 €. (Tél.. 03.26.58.10.79)

Il hausse les épaules, répondant de son sourire malicieux à celui de l'ange de pierre qui le regarde. Ils sont amis et voisins. Leurs pensées sont au-delà du temps. L'un et l'autre ne semblent faire qu'un. Le deuxième ange pétille de joie. Il se préoccupe peu des appels de sa mère, occupée à quelques pas de là aux soins du ménage.

Le sourire de l'ange de pierre semble ricaner au bruit des canons qui se rapproche. Les coups partent maintenant rapides et c'est un roulement de tonnerre qui projette sur Reims les monstrueux obus de 240 et de 380 qui s'écrasent partout sur la ville et cinglent Notre-Dame.

Déjà, dans le tourbillon, des flammes de fumée enveloppent les tours. Louise appelle son Jean. Elle court sous le feu. Elle hurle, elle tousse dans l'âcreté de la poussière et des gaz. Le jour s'assombrit, elle y voit à peine. Un éclair éblouissant traverse la rue. Un obus éclate à quelques pas de la malheureuse sans qu'elle ait seulement perçu l'ordinaire sifflement qui précède l'éclatement. Elle enjambe les gravats ; deux cadavres ... Puis elle distingue Jean, corps pantelant couché sur sa brouette.

- Jean ! Jean ! Mon petit Bidjine, réponds-moi, je t'en prie !

Elle le prend dans ses bras. Un filet de sang ruisselle de ses lèvres. Il ne répond pas mais ses yeux fixent sa mère avec un faible sourire. Jean est blessé par un éclat d'obus à la tête. Elle le serre, elle court dans le cahot des pavés. Elle appelle, elle supplie :

- Mon Jean ! Mon bouseux ! Mon Bidjine ! Non, non ! Ne meurs pas !

Personne ne répond, le peu qu'il reste d'habitants est terré dans les caves ou sous les décombres. Elle se sent seule au monde. Elle supplie la Sainte Vierge de lui guérir son fils. Dans la maison à demi-détruite, elle dépose le corps de son petit Jean sur le lit-cage à boules dorées et elle prie, elle supplie. Elle est sans force, mais elle le reprend dans ses bras.

Il respire encore mais faiblement et ses yeux sont moins brillants. Louise crie à nouveau par le trou béant de la fenêtre arrachée, tenant dans ses bras la tête de son enfant dont elle sent la vie s'échapper. Mais aucune âme ne répond à son martyre. Elle sanglote, elle est seule, aucun secours ne lui vient. Il n'y a plus d'hôpital, ni de petites sœurs du Bon Pasteur. Autour d'elle, c'est le néant, un immense champ de ruines.

Éperdue, malgré la fumée, elle s'engouffre dans la ruelle qui mène à la cathédrale. Elle emporte son Bidjine, trébuchant dans les débris jusqu'au parvis. Pendant quelques temps, sous le bruit de la mitraille et devant le sourire de l'ange de pierre décapité, dont la tête a roulé devant la porte condamnée de la cathédrale, elle couvre de baisers et de prières celui qui s'éteint doucement. Des pans de murs restés en suspens s'écroulent entraînant des poutres incandescentes, faisant jaillir et tourbillonner des myriades d'étincelles.



Comme si la vie devait renaître, quelques êtres humains réapparaissent ; un homme un peu voûté par l'âge, le père Huart se doute du drame.

Il est là, à quelques mètres du parvis où se trouve Louise accroupie contre un bloc de pierre, couvrant son trésor de son tablier.

Source photo : <http://www.albert-kahn.fr/>

Doucement, il l'aide à se relever. Il la soutient et d'un pas lent, ils se dirigent vers le grand porche de la maison de la rue d'Anjou où le numéro trois gît à terre. Le cortège funèbre entre dans la grande pièce. Monsieur Huart se fraie un chemin parmi les débris qui jonchent le sol puis parvient à la chambre de Jean où il dépose le petit corps maintenant sans vie.

Louise s'assied, la tête entre ses mains : elle se met à pleurer. Elle essaie d'étouffer le nom de Gaston qu'elle répète plusieurs fois. Monsieur Huart s'approche d'elle et, comme un père, il l'enlace, son visage contre le sien. Le vieil homme allume la lampe à pétrole restée miraculeusement intacte sur le reste d'une étagère. La flamme vacille à tout vent et jette une demi-clarté dans la pièce. Il prend un bougeoir qu'il dépose près de Jean. Les deux êtres, rongés par le drame, se regardent sans un mot. Le conservateur prend de quoi écrire. Louise se sent subitement coupable.

- Non, Monsieur Huart, non pas à Gaston !

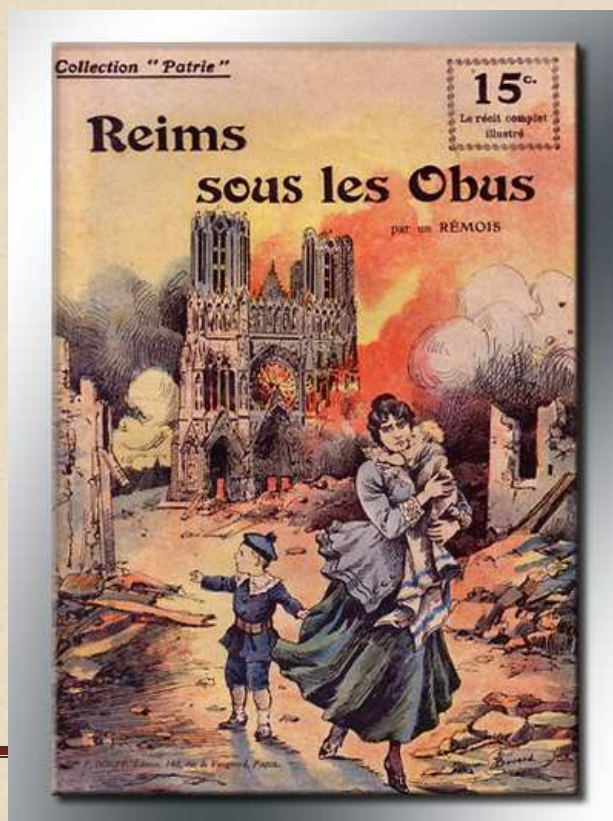
Louise pose sa main sur celle qui devait apprendre à Gaston la fatale nouvelle.

- Ne lui dites pas !

Depuis le début de la guerre, Gaston ne l'avait-il pas sommée de quitter la ville ? Ses nombreuses lettres prémonitoires ne l'avaient-elles pas mise en garde contre une telle éventualité ?

Louise insiste sur le bras de Monsieur Huart.

- Ne le faites pas !



Elle se dirige vers la chambre de Jean, s'agenouille quelques instants près de lui puis, la tête vide, rejoint Monsieur Huart.

- Faites, faites Monsieur, mais dites-lui qu'il n'est que blessé !

Louise s'assied, s'appuie à la table ; elle reprend son visage entre ses mains et sanglote de plus belle.

Monsieur Huart masque de sa main les écrits qu'il adresse à Gaston. Sa plume hésite à chaque mot, il ménage le récit douloureux, annonciateur du drame. Le serviteur de la cathédrale connaît bien l'époux de Louise. Il le sait courageux face aux épreuves. Ne les supporte-t-il pas depuis le début du cauchemar, dans la boue et le sang. Mais cette épreuve-ci sera un coup de poignard dont la plaie ne se refermera jamais. Dans cette triste pensée, le brave homme porte la main à son cœur. Une larme perle sur le papier, brouillant les derniers mots. Il signe.

Le visage blême, il cachète la dépêche et se lève. D'une main, tremblante, il range l'enveloppe dans la poche de sa redingote. Il s'agenouille et prie avec Louise longuement, une bonne partie de cette interminable nuit. Tous deux sont indifférents aux sifflements des obus qui finissent d'anéantir la ville.

Sa funèbre missive ne tarde pas à franchir les lignes distantes de quelques kilomètres, croisant de nouvelles recommandations que Gaston, pris dans la fournaise du Mont Cornillet, adressait encore à sa Louise chérie.